Document generated on 04/29/2024 1:13 a.m.

24 images

Voyage au bout de la nuit
Portrait of Jason de Shirley Clarke

Bruno Dequen

Number 168, September 2014

URI: https://id.erudit.org/iderudit/72534ac

See table of contents

Publisher(s)

24/30 I/S

ISSN

0707-9389 (print)
1923-5097 (digital)

Explore this journal

Cite this review

Dequen, B. (2014). Review of [Voyage au bout de la nuit / *Portrait of Jason* de Shirley Clarke]. *24 images*, (168), 58–58.

Tous droits réservés © 24/30 I/S, 2014

This document is protected by copyright law. Use of the services of Érudit (including reproduction) is subject to its terms and conditions, which can be viewed online.

https://apropos.erudit.org/en/users/policy-on-use/

This article is disseminated and preserved by Érudit.

Érudit is a non-profit inter-university consortium of the Université de Montréal, Université Laval, and the Université du Québec à Montréal. Its mission is to promote and disseminate research.

https://www.erudit.org/en/

Voyage au bout de la nuit

par Bruno Dequen

« Parle-nous de toi Jason… » Lorsqu'il rend visite à la cinéaste Shirley Clarke dans son appartement du Chelsea Hotel le soir du 3 décembre 1966, Jason Holliday a besoin de parler, de boire et de fumer. C'est ce qu'il va faire pendant douze heures devant la caméra faussement impassible de Clarke, qui, consciente d'immortaliser un personnage phare de la culture underground new yorkaise, ne quitte pas Jason des yeux. Gigolo afro-américain homosexuel d'une quarantaine d'années, apprenti *stand up* et homme aux multiples vies, Jason Holliday représente l'altérité absolue dans cette Amérique des années 1960. Tout en répondant aux questions de Clarke et d'un certain Carl[1], il va tenter d'exorciser avec humour tous les démons de la marginalisation raciale, sociale et sexuelle dont il a été victime.

Véritable virtuose de la mise en scène de soi, ce dandy fauché à la moue hautaine et au rire contagieux sait capter l'attention. Au point que le film semble tout d'abord être un *Jason Show*. Aussi captivant qu'agaçant, Jason est peut-être l'un des plus grands verbomoteurs de l'histoire du cinéma. Gesticulant sans cesse, adaptant le ton de sa voix aux différentes tranches de vie qu'il évoque sans jamais se départir d'une ironie souvent glaçante, Jason est un superbe conteur. Au gré d'anecdotes toutes plus dramatiques et rocambolesques les unes que les autres, il fait le récit de la vie très romancée de Jason Holliday, né Aaron Payne. De domestique à prince de l'underground, son parcours est fascinant, drôle mais aussi horrifiant. Un verre à la main, ce trublion narcissique adepte des bons mots passe manifestement une excellente soirée. Non seulement son spectacle est-il rodé, mais « il sera enregistré pour toujours ». Jason est venu faire son film. Mais il n'est pas seul maître à bord.

Derrière la simplicité apparente de son dispositif, Shirley Clarke utilise tous les moyens à sa disposition pour confronter ce personnage. Constamment orientée vers Jason, sa caméra effectue un double travail d'encadrement et d'interruption. Dès le début, Jason doit en effet se plier aux contraintes techniques du tournage et des changements de pellicule. Il doit parfois s'arrêter de parler, attendre que l'image soit à nouveau au foyer, se déplacer pour être totalement dans le champ. Ces contraintes sont d'autant plus visibles que Clarke a décidé d'inclure au montage le son enregistré entre les prises. Ce parti pris, qui permet d'entendre l'équipe au travail, accentue dès les premiers instants le contraste marqué entre l'énergie de Jason et l'absence de réaction de son public du moment. À l'écran, Jason s'emporte, rit, jubile. Hors-champ, la cinéaste donne ses instructions d'un ton mécanique et implacable. Elle sait que Jason joue et tente de la manipuler. Pendant longtemps, elle ne dira rien, mais elle a un plan en tête. Elle fait confiance à la justesse du filmage pour capter le moindre mouvement, le moindre rictus forcé de son personnage. Jason fait son spectacle, mais c'est le vrai Aaron Payne que cherche à cerner la caméra. Et la cinéaste sait qu'avec suffisamment de temps et d'alcool, le masque finira par se fissurer. Entre deux blagues, le regard se fait parfois noir. À mesure que la fatigue s'accumule, la jovialité excessive laisse place aux sombres ruminations.

La tension sourde établie entre le personnage et la cinéaste finit ainsi par exploser au grand jour lors d'une confrontation finale au cours de laquelle Jason refuse obstinément de s'effacer au profit d'Aaron. Alors que ses propos sont ouvertement contredits, Jason continue d'esquiver les questions, de garder son calme malgré l'agacement qui le gagne. Il doit demeurer Jason pour l'éternité. Et Clarke, en réussissant à filmer cette lutte intérieure, en dit beaucoup sur la vie et la souffrance d'Aaron Payne, marginal malgré lui devenu « bona fide freek ». Il n'est pas surprenant que deux cinéastes en quête insatiable de vérité comme Ingmar Bergman et John Cassavetes aient considéré ***Portrait of Jason*** comme l'un des films les plus importants de l'histoire du cinéma.

1. Il s'agit de Carl Lee, le conjoint de Shirley Clarke à l'époque et un proche collaborateur sur ses trois premiers films.

Les œuvres de Shirley Clarke ont bénéficié d'un programme de restauration. Une version restaurée de ***Portrait of Jason*** (qui date de 1967) a été présentée à la Cinémathèque Québécoise les 7, 13 et 14 juin 2014.

États-Unis, 1967. Ré., mont. et prod. : Shirley Clarke. Ph. : Jeri Sopanen. 105 minutes.